

* *Trophè*, en grec τροφή, signifie l'aliment, la nourriture, les ressources, ce qui fait vivre. Il appelle, d'une autre manière, le terme τρόπος, la manière d'être et d'agir, les conduites et qui résonne encore dans les termes *trope* et *trophée*. *Trophè* dit quelque chose de la manière avec laquelle nous nous alimentons et nous nous tenons face aux transformations du réel en vue d'une consommation, d'une célébration, d'un désir, d'un partage, d'une disponibilité. *Trophè* est l'expérience de l'altération et des modifications de nos conduites devant le vivant matériel et substantiel.

* *Trophé* est un banquet, le don d'un repas et sa réception, la somme de fruits, de légumes, de viandes, sans autre travail que leur dépose. Les condiments, ceux qui assaisonnent, re-disposeront la nudité des aliments dans une combinatoire infinie. L'aliment est à portée de main, il s'offre, il manque, il périmé, il se conserve. Ce qui se consomme est ce qui doit revenir à un semblant de même, il faut alors penser la dose, la ration, ce qui reste, ce qu'on laisse, ce qu'on jette.

* *Trophè* est la relation à l'aliment et à l'élément qui maintient l'être dans la condition matérielle du vivre. Aliment et élément ont une parenté étymologique en ce qu'ils indiquent ce qui se prélève et ce qui se transforme en fourniture. *Dans quelle mesure sommes-nous alors encore capables de prélever en monde quelque chose de sorte qu'il advienne pour nous, un caractère existentiel à nos modes d'existence?* La proposition de la pensée moderne est l'expérience du poématique, c'est-à-dire le regard sur le lieu-même de l'agir et sur la puissance de toute consommation saisie comme usage.

* *Trophé* est la part que l'on s'attribue, le *khré*, ce qui est nécessaire à la tenue de l'existence, ce que nous devrions prélever nous-même. Mais s'immisce dans nos usages et notre production, des intermédiaires qui font de ces *éléments* des objets à valeur fluctuante, indexés sur des mouvements extérieurs au vivant. Comment prendre en compte que cette nécessité ne soit pas indexée sur la simple demande mais sur la spéculation des biens, et que l'accès à l'aliment soit perverti par la systématisation des productions et l'industrialisation de nos usages? En quoi l'impossibilité de faire venir l'aliment conditionne nos existences dans une attente perpétuelle d'une livraison et du calcul de leur valeur?

* *Trophè* est ce que l'on met en partage et à disposition : pour le suspens de l'activité, pour la célébration et pour une mise au commun. Aristote avait écrit dans *l'Éthique à Eudème* (1245b5) : διὸ δεῖ συνθεωρεῖν καὶ συνευχεῖσθαι, οὐ τὰ διὰ τροφήν καὶ τὰ ἀναγκαῖα: que l'on pourrait traduire ainsi, *il faut penser et faire des fêtes ensemble, mais pas celles de l'aliment et du nécessaire*. Il faudrait pourtant, que nos fêtes soient en dehors de tout calcul du nécessaire et dans la saisie de l'usage du vivant.

* *Trophè* est un exergue, comme désignation d'un hors-d'œuvre, comme déplacement de l'œuvre qui ne se trouve pas dans ce qui est donné mais dans l'usage et la pratique de ce qui vient. Laisser venir ce que de l'usage on ne maîtrise pas, dans l'étonnement du vivant qui reste mouvant par le langage et les gestes.

* *Trophè* est alors un appel, une réclamation à la puissance même de l'aliment et à la puissance du plaisir, à ce qui est nommé *l'étonnement du vivant*. Or ce que la modernité, comme angoisse, comme capital, comme épreuve du rituel et comme effroi de la communication, anéantit et prive, est substantiellement l'étonnement et le plaisir du vivant. Si l'on peut accepter que la philosophie est l'activité d'une humanité qui ne cesse de s'étonner de la surabondance du vivant, alors il convient de dire que si l'on ne cesse de poser la question de l'être, nous ne serons jamais en mesure de regarder l'avoir lieu de l'agir. L'agir ne se pense ontologiquement pas à partir de l'être, mais possiblement à partir des conditions mêmes du vivant.